

Les Tueurs de Gosses

C'est ces jours-ci que la mère Souhain, la pauvre bougresse dont j'ai déjà jacté aux copains, passe en assises, à Limoges. A ce moment-là, je n'en savais que ce qu'avaient dit les quotidiens, qui turellement racontaient d'elle tout le mal possible.

Aujourd'hui je sais son histoire d'un bout à l'autre; un camerluche m'a tout raconté.

Ah, foutre oui! C'en est une victime de la garce de Société que nous subissons, cette femme qui estrangouillait ses petits. Nom de dieu, elle en a vu de dures la pauvre bougresse.

Elle a subi d'abord, toutes les misères qui vous tombent sur le poil, sans qu'on sache d'où qu'elles viennent. En plus de ça, un tas de chameaux qui font la pluie et le beau temps, parce qu'ils sont quelque chose dans la sale mécanique sociale, lui ont fait des saloperies atroces. A tel point que c'est eux qui ont escoffié ses fils.

Oui, nom de dieu, c'est eux et rien qu'eux! C'est un commissaire de police, c'est des juges, qui ont les pattes toutes rouges du sang des cinq gosses.

Voici d'ailleurs toute l'histoire :

L'hiver dernier y eut à Limoges un incendie; quelques purotins farfouillèrent dans les décombres et

dégottèrent quelques bricoles qu'ils revendirent pour boulotter.

Trois ou quatre jours après l'incendie, le père Souhain, un journalier à la recherche d'emboche, passe à cet endroit. Il allume un morceau de plomb et le ramasse. Y en avait bien pour quinze sous; mais foutre c'était toujours ça, car depuis des mois on la menait dure dans le ménage. Le turbin était rare, il s'en suivait que le pain n'abondait pas à la maison, et mille bombes, y avait cinq gosses et la compagne à faire boulotter!

Souhain s'en va son morceau de plomb sous le bras pour le bazarder. Mais les flickards étaient à l'œil, les cochons; ils lui mettent le grappin dessus et le collent au poste.

Les jean-foutres d'enjuponnés, dont c'est le métier d'emplir les prisons se disent; c'est le chef de la bande qui barbotait dans les décombres; chouette, ça va nous faire un grand procès!

Ils s'amènent au Puy-Imbert, un patelin des environs de Limoges ou perchait la famille Souhain. Oh, craignez pas les amis, c'était pas pour voir si les gosses avaient froid et faim; nom de dieu, non! C'est pas leur affaire à ces crapules; le pauvre monde peut bien crever qu'ils ne feront pas un pas pour leur venir en aide.

Ils venaient perquisitionner; voir s'ils ne pigeaient pas des bricoles barbotées. Ils dégottèrent une petite saleté de chaîne en fer, toute rouillée;

Souhain ne se rappelait pas où il l'avait eue, ça suffisait!

On le ramène au clou et on l'y laisse une quinzaine. Au bout de ce temps on lui fourre deux jours de prison. Vous avez lu, hein? deux jours de prison! C'est dire qu'il n'était pas coupable, même au point de vue, de ces salops de magistrats.

Deux jours de prison, plus quinze jours de prévention, ça fait dix-sept jours, nom de dieu!

Que faisait la petite famille pendant ce temps? On avait bougrement du mal à boulotter quand le père était là, du coup on ne bouffait quasiment plus. La mère se rongait; la pauvre femme trimait depuis qu'elle se connaissait, elle ne savait pas lire, et avait comme tous les malheureux un trac infernal de la crapulasse de magistrats.

Quand donc qu'on lui rendrait son homme? Elle ne savait pas. Et même, est-ce qu'on le lui rendrait. Quand ils vous tiennent les hommes qui étaient venus, et qui lui faisaient peur. quand ils tiennent les pauvres gens ils ne les lâchent pas: ils leur sucent le sang, leur mangent la chair...

Se voyant seule au monde avec ses gosses, elle se dit autant vaut crever que d'endurer la misère comme nous faisons. Une fois mort on ne souffre plus, on ne sent plus rien.

Tout de même avant de se faire périr, elle voulut savoir ce qu'on faisait de son homme: si on le lui rendait c'était pas utile de se détruire. Elle va chez le commissaire de police; mais ce chameau la fout

à la porte sans vouloir rien lui dire; je le vois d'ici ce cochon-là :

« Foutez-moi la paix, vous m'emmerdez-vous, votre mari? Un scélérat qui est en prison, allez. . . foutez-moi le camp, ou je vous y fourre aussi, vous ! en prison... de la graine de galériens que cette famille... »

Une telle réception enleva à la pauvre typesse ce qui lui restait d'espoir. C'était fini, le père Souhain ne reviendrait pas !...

Elle rentra chez elle, et c'est alors qu'affolée, désespérée, elle mit ses idées noires à exécution. Je ne reviendrai pas là-dessus; j'ai raconté en son temps, comment elle tua ses cinq gosses, — comment elle se larda de coups de ciseaux, voulant se couper les artères, sans arriver à se tuer...

Puis l'enterrement épastrouillant des cinq petiots. Toute la ville trouvant de la galette pour acheter des fleurs, les crapules de magistrats paradant au premier rang pour mieux insulter leurs victimes...

* * *

Qu'allait devenir Souhain? Oh, il voulait se faire son affaire, lui aussi. Heureusement que quelques bons bougres (y en a à Limogés, comme partout) se sont foutus dans la caboche de consoler Souhain et de sauver sa femme de la guillotine.

Ils allèrent le trouver, lui remontèrent le moral : tant et si bien qu'il est à peu près d'aplomb aujourd'hui.

Puis ils se dirent, nom de dieu, faut dégotter pour la mère Souhain un avocat d'attaque. Mais des avocats d'attaque y en a pas lourd; ils cherchent tous à se faire de la réclame, et se foutent pas n'al de sauver la mise à leur client.

Et puis dans une machine comme celle-là il faut que ce type n'ait pas froid aux yeux, foute les pieds dans le plat, et dise leur fait aux magistrats et à toute la séquelle d'exploiteurs. Il faut, en outre, nom de dieu, qu'il retourne le peu de cœur qui reste aux jurés.

Un chouette zigue Tennevin, qui n'est pas avocat, devait défendre la mère Souhain; mais foutre, ça n'a pas fait l'affaire des enjuponnés. En roublards qu'ils sont, ils ont manigancé de telle façon qu'il n'y a rien de fait de ce côté; ça leur a été facile, attendu que l'accusée ne connaît rien à leurs finasseries.

Maintenant, que va-t-il en arriver? Pour les enjuponnés l'affaire est entendue; on coupera le cou à la bonne femme!

Je ne sais pas, nom de dieu, mais il y a de ces choses qui foutent en rage le populo. M'est avis que si après avoir tué les cinq gosses, ils tuent la mère, — ils ne porteront pas tous ces crimes en paradis.

La moutarde commence à nous monter au nez, tonnerre du diable! Croyez-vous qu'on se laissera faire éternellement par vous? Non, tout a une fin; un jour viendra et qui n'est pas loin, où foutus en rage d'finitivement par toutes vos crapuleries, les bons bougres vous feront passer à tous: magistrats,

patrons, gouvernants — à toute la bande, quoi ! un sacié quart d'heure.

Ah, foutre, on n'y mettra pas de formes, on ira carrément et à la vonne franquette ; c'est sans façons qu'on vous serrera le kiki !

Ce jour-là, noni de dieu, la famille Souhain sera vengée et les mères auront du pain à donner à leurs gosses.

UN FLANCHE A BOU-BOU

Nom de dieu ! les aminches, il paraît que le brave général Bou-Bou n'a pas voulu rester sous le coup de sa veste électorale.

Il vient de faire publier dans les canards son flanche en réponse à Trou du Cul de Beaurepaire.

J'étais parti pour vous en donner une analyse, mais qu'est-ce que ça vous apprendrait de neuf ? Que les gouvernants et les boulangistes mentent à qui mieux mieux ? Il y a longtemps que vous le savez.

Une chose assez drôlichonne, c'est que Barbenzingué raconte comme quoi il a fait moucharder l'attaché militaire d'une grande puissance qui, de son côté, espionnait en France.

Les papiers du type ont été découverts, copiés et remis en place dans l'espace d'une nuit.

Acheter des larbins, des putains, cajoler, menacer, foutre des pots de vin, voilà pourtant, et dans tous les pays, les vrais rouages d'un gouvernement, que ce soit la république ou la monarchie ; c'est ça qui vous

donne envie de foutre en l'air tous les gouvernements de façon que les bons bougres, n'ayant plus de bouffegalette à entretenir, vivront en paix sans se moucharder et régleront leurs affaires eux-mêmes dans leurs corporations et groupes où chacun turbinera sans s'esquinter dans l'intérêt commun.

Mais ce que je veux retenir pour le foutre à la gueule des sales jésuites rouges dont je parlais dans mon dernier numéro, les chefs blanquistes, c'est la déclaration suivante faite par Boulange :

« Je voulais surtout avoir sous la main des gens
« ayant avec les socialistes d'un certain pays des rela-
« tions dont je comptais me servir, le jour où la guerre
« serait à la veille d'éclater ; mais *seulement* ce jour-
« là. »

« C'est pour cela que je voulais avoir dans ce journal (l'Avenir National) des hommes ayant pris part aux mouvements socialistes. » (Ça c'est pour toi Basly, que j'ai vu dans le temps, vadailler au canard en gres-tion.)

Ce qui veut dire pour tous ceux qui ne sont pas des gourdes et qui connaissent un tantinet la situation :

« Je voulais avoir à mes ordres Granger et Vaillant,
« les grands-chefs du parti blanquiste, chauvins en-
« ragés et socialistes pour la frime. Par leurs amis les
« *marxistes*, Guesde, Lafargue, Deville, ils sont en re-
« lations avec les prétendus socialistes Allemands, les
« Liebknecht et Bebel qui crèvent d'envie d'arriver au
« pouvoir. Si une guerre éclate entre la France et
« l'Allemagne, je ferai faire deux ou trois manifesta-
« tions à Berlin ; les prolos de France s'emballeront,
« s'imagineront que l'on se bat pour la Sociale et ils
« iront se faire casser la gueule pour les bourgeois.

« Une fois la guerre finie, ils rentreront dans les ateliers turbiner pour leurs patrons et, s'ils regimbent, eh bien, nom de dieu, je saurai bien les fusiller comme en 1871. »

Ce n'est foutre pas à Boulange que j'en veux d'avoir tiré des plans de la sorte : c'était son rôle. Mais les chefs blanquistes, qui se prétendent socialistes et qui font les larbins de l'ami à Cassagnac sont de fa-neuses crapules.

Cette fois, Vaillant ne pourra plus baragouiner comme il l'a fait dernièrement, quand un journaliste l'a interviewé qu'il est anti-boulangiste. C'est le patron lui-même qui a mangé le morceau.

FÉLIX PYAT EST MORT.

Félix Pyat vient de casser sa pipe.

Au fond, ce n'était pas un mauvais bougre ; il avait même, dans le temps, écrit d'assez chouettes choses, mais l'âge et surtout la Chambre des députés l'avaient rudement ramolli.

C'était bien plus un littérateur qu'un révolutionnaire. Il était de ceux qui aiment mieux entraîner les foules avec des boniments bien déclamés ou bien écrits, qu'en exposant des idées claires et surtout qu'en se faisant casser la gueule.

Il y a comme ça des acteurs qui, à force d'apprendre des rôles de Henri IV ou Napoléon I^{er}, se mettent dans la peau du bonhomme. Pyat, à force de nous seriner des histoires très inexactes du temps de la Convention, avait fini par se figurer que nous vivions en 1793 et qu'il était quelque chose comme Robespierre ou Danton.

Depuis une dizaine d'années, il avait pris l'habitude de reproduire périodiquement, sous différents titres le même article de journal.

C'est ainsi qu'il nous râbachait dans une foulditude de canards que la souveraineté nationale, c'est la somme des souverainetés communales et la souveraineté communale, la somme des souverainetés individuelles.

Il y avait aussi le cliché des trois attributs : le vote qui dispose (je t'en fous !), le sol qui nourrit (surtout les richards qui le possèdent et qui le font travailler par les pauvres bougres), et l'arme qui défend (c'est pour ça que le populo, qui n'a rien à défendre, n'a pas le droit d'avoir un méchant flingot).

Losqu'il s'est présenté comme candidat devant les électeurs des Bouches du Rhône, Pyat leur a promis, s'il était nommé, d'être le grain de dynamite qui ferait sauter le parlement : il a été élu, mais il n'a rien foutu en l'air du tout.

Du reste, il n'a jamais eu l'habitude de foutre... que le camp, quand le danger devenait trop pressant. Une fois à l'abri, il battait de la grosse caisse et envoyait des « toasts aux petites balles ».

C'est ce qui explique comment après avoir traversé une foule de chambardements, il a trouvé le moyen de mourir député, dans sa propriété, à (Saint-Gratien), à soixante-dix-neuf ans.

Une de ses propositions les plus cocasses à l'Aquarium, a été de foutre une kyrielle de statues, représentant les départements, tout autour de la place de la Concorde. Comme solution de la question sociale, c'était maigre.

Tel qu'il était, le vieux type valait encore bougrement mieux que les tartufes comme Basly, Camélinat et Vaillant, qui flagornent aujourd'hui les prolos dont ils se foutent comme d'une guigne, tout en faisant des mamours aux fusilleurs de 71.

UNE INJUSTICE A RÉPARER

Y a quelques jours dans le *Gil Blas* un journaliste écrivait une tartine à n'en plus finir, pour prouver

qu'un de ses copains le mouchard Rossignol, méritait la croix Wilsonienne. Maintenant c'est un autre Jean-foutre qui repique au truc dans le *Petit Idiot*. Ça se comprend, que les journaloux passent de la pommade aux mouchards et qu'ils soient copains comme cochons; ils font un métier à peu près kif-kif.

Leur flanche, c'est de défendre du mieux qu'ils peuvent les intérêts des bouffes-galettes, des patrons, et naturellement de faire le plus de mal qu'ils peuvent aux bons bougres.

Aussi, nom de dieu, le *Petit Idiot* a raison de réclamer; pareillement le *Gil Blas*; et s'il y a des journaloux qui taisent leur bec, on peut être sûr que c'est par jalousie.

Pourtant, aussi salops qu'ils soient, y en a pas des tas qui aient commis autant de crimes — ils le reconnaissent eux-mêmes. Mais ils lui font un reproche, tout en vantant les saloperies de l'agent Rossignol, ils ne lui pardonnent pas d'avoir travaillé à si bon compte, d'avoir gâché le métier.

Ainsi ce que le *Petit Idiot* ne peut pas avaler, c'est que les bourgeois aient pu pour cinquante balles se payer l'arrestation de Duval, l'anarcho. C'est pas chère en effet, si on songe au grabuge qu'un zigou de sa trempe aurait donné aux richards et aux gouvernants.

Foutre, il a raison le *Petit Idiot* de la rue Lafayette, de même que le canard des cocottes, en réclamant pour Rossignol la marque rouge qu'on fout à la boutonnière des crapules.

Qu'on le décore, nom de dieu, et avec lui tous les roussins et aussi les journaloux. Qu'on le décore ainsi que toute bande de fripouillards qui torturent les pauvres bougres et vivent de leurs mistouffles.

Mais qu'on se dépêche dardar, sans quoi les lèche-culs des richards n'auront pas le temps de jouir de la

récompense qu'ils ont si bien méritée. Car les bons bougres commencent à avoir soupé de toute cette clique, et il faut bien espérer qu'avant peu, on aura écorabouillé le dernier bourgeois et le dernier mouchard.

Alors comme il n'y aura plus que des bons bougres, on pourra foutre les croix au « musée des horreurs, » car y aura sûrement pas un seul prolo qui voudra se coller sur la poitrine cet emblème du crime.

LES AFFICHES DU PÈRE PEINARD

Nom de dieu, je voudrais bien insérer toutes les babillardes que je reçois de quantité de patelins, au sujet des affiches, y a pas moyen, trois ou quatre fois plus de papier que je n'en ai à barbouiller n'y suffirait pas.

Seulement ce que je veux constater, c'est que partout le populo les a gobées, qu'au contraire elles foutaient en rage tous les salopiots qui nous grugent, rentiers et patrons.

Le plus dégueulasse c'est l'attitude des canards de tous ces endroits. Ils n'ont pas pour un liard de pudeur; ils étaient offusqués et n'ont pas pris des détours pour pousser les autorités à faire enlever illico les affiches du Père Peinard.

C'est que voyez-vous les aminches ils étaient touchés à leur endroit sensible; tous les petits bourgeoisillons qui salissent du papier dans ces canards ont une envie folle de devenir quelque chose. Et dam, quand ils voient un empêchéur de voter en rond, qui vient dire au populo: « ne vote pour personne, car tous ceux que tu nommeras te foutront dedans » ça les fait bondir.

Les canards de province sont des espèces de cloches on au lieu de melons on fait pousser des candidats.

— A Nantes devant chaque affiche y avait une quantité de

types occupés à la lire. A S^t Etienne, à Roanne, à Marseille, etc, y a eu le même empressement. Et nom de dieu, à ce que me disent les copains, y avait quantité de types qui faisaient de chouettes réflexes. Allons ça marche, bon sang, le populo ouvre ses quinquets.

Ne pouvant pas insérer toutes les babillardes que j'ai reçu, je me contente de servir aux aminches celle que j'ai reçu d'Agen; je le fais avec d'autant plus de plaisir que le bouffegalette Mondenard sera très emmerdé de voir son foirage gueulé par dessus les toits.

Agen, 2 août 1889.

Mon vieux Peinard,

Tes placards étaient tapés et ont fait du tintouan; nous les avons collés dans la nuit de vendredi à samedi et la police les a enlevés vers 10 heures du matin. Cela n'empêche pas que la majeure partie des ouvriers (et des bourgeois!) avaient eu le temps de les lire.

J'ai vu devant pas mal d'affiches, des groupes d'ouvriers disant : « Mais c'est bien là ce que nous pensons tous, ce sont nos idées, pas autre chose. (1) »

Un canard bourgeois l'*Indépendant de Lot-et-Garonne*, a profité de l'occasion pour dégueuler contre les bons bourgeois. Sous la rubrique « Simple factum, » il raconte qu'on pouvait lire « affichée sur tous les murs, une dégoutante élucubration socialiste... » puis se faisant le larbin de la police il pense bien « que les autorités donneront les ordres nécessaires pour qu'il ne reste plus trace de cet appel grossier à la Révolution. »

Ce sale canard a dû être satisfait de voir que la rousse avait suivi ses sages conseils. Les affiches ont été déchirées, mais un peu tard, car les ouvriers en avaient déjà fait leur

(1) — Eh oui, les aminches se sont vos idées; mais vous avez une sacrée cochonne d'habitude, c'est de vous laisser souffler vos idées par les richards, qui mettent les leurs à la place. Faut pas vous laisser monter le bobèchon, y a que ça, foutre !

profit. Pour compléter la joie de cette feuille de choux et faire plaisir aux copains, je vas te raconter une histoire vraie et dont tous les personnages sont en vie :

Au 16 mai, à Agen pas plus qu'ailleurs, les types d'attaque ne s'endormaient. Nous n'avions qu'un seul journal républicain ayant pour directeur un nommé *de Mondenard* (actuellement sur les bancs de l' Aquarium), c'était le porte parole et naturellement le porte étendard tout indiqué de la cause démocratique fortement en péril. Or un soir, un groupe de républicains sincères se réunit maison Quillot, afin de s'entendre sur les moyense à employer. *Modenard-Philoxéra* devait présider.

Il était tard et notre homme n'arrivait pas. Sur l'avis de M. Corbière pasteur protestant, les citoyens Boyé, ferblantier, Basterès colleur de papier et un autre furent chargés d'aller relancer le porte-drapeau retardataire.

La réponse du bonhomme fut celle-ci : J'ai reçu une circulaire de Fourtou, il y est question de déportation pour les défenseurs de la cause démocratique; je suis père de famille, je reste chez moi. »

La République fut sauvé sans lui; mais il n'était que juste qu'il recueillit les fruits de sa lâcheté, grâce au suffrage universel on a fait de ce foireux un député : il méritait ça, n'est-ce pas ?

Salut Egalitaire,

UN FINAUD D'AGEN.

Le Père Peinard à Angers. — Vrai, faut que je vous raconte tout de même ce qui s'est passé à Angers, car elle est trop écornifistibulisante. Nom de dieu, y a là bas une trifouillée de copains qui se sont payée la poire d'un tas de fourneaux de la magistrature.

Dès qu'il y a eu des affiches de colées, les flics se sont foutus à gratter les murs. Puis voyant que le lendemain et le surlendemain, c'était tout à recommencer, la Préfectance composa quatre escouades de mouchards en civil, et les envoya dès patron-minette inspecter les murailles.

En plus de ça un espèce de curieux, un juge d'instruction s'est mêlé de l'affaire. Il a fait venir quatre copains à sa turne; dam ils se sont un peu payée sa poire et lui ont expliqué que les bons bougres avaient plein le cul des chameaux de sa sorte et qu'ils voulaient les envoyer à Dache, le perruquier des zouaves.

Ce type, un Renaud-Morlière quelconque, après avoir fait barbouiller du papier par son écrivassier les à foutus à la porte, en leur disant qu'il allait passer ça à son copain le procureur *Impérial*.

Cet animal prétend que les affiches n'étant pas timbrées, (mais tu l'es espèce de trou du cul, ça suffit!) que la signature de *Peinard* candidat pour la foormé n'étant pas légale, il va faire faire des poursuites.

Ah vraiment! alors tu te figures que nous ne la connaissons pas dans les coins. Vas y de ton voyage; c'est pas toi ni d'autres, qui nous empêcheras de coller des affiches, nom de dieu, non!

Si *Impérial* que vous soyez, toi et ton muflé de copain qui fait le sale métier de procureur, vous ne faites peur à personne. A peine si votre robe rouge et noire pourrait servir, avec vous dedans, à effaroucher les moineaux dans un champ de blé.

LE MUSÉE DES HORREURS (N° 2)

Le coup d'œil que présentaient ces turnes était des plus rûpins.

Je remarquai avec plaisir qu'elles n'avaient, en général, pas plus de trois étages. Je n'ai jamais rien trouvé de plus cul que ces grandes baraques semblables à des casernes, où les prolos sont obligés de se nicher à un sixième au-dessus de l'entresol; ce qui les oblige à s'esquinter quand ils veulent aller acheter une chandelle d'un sou chez l'épicemar.

De chaque côté de la route, il y avait un tas de petites rues

couvertes en verre comme le passage des Panoramas; lorsqu'il faisait beau on entr'ouvrait le toit comme le couvercle d'une boîte, lorsqu'il pleuvait, neigeait ou grêlait, on le refermait.

— Nom de dieu! que je me disais, voilà qui est rudement bath; de cette façon, les pauvres bougres n'attraperont ni rhumes, ni catarrhes; c'est les pharmaciens s'il y en a ici, qui doivent être emmerdés!

Tout autour, c'étaient des champs immenses; mais, au lieu d'être comme chez nous, déchiquetés en petits lopins grands commee des mouchoirs de poche produisant, l'un du blé, l'un des carottes, l'autre des pommes de terre, — ce qui épuise le sol, ils étaient, sur des étendues du diable, consacrés à la même culture.

— A la bonne heure! que je me faisais, voilà des gas qui la connaissent dans les coins: ils ont compris qu'avec la culture en grand on peut se servir des machines perfectionnées, au lieu de s'esquinter avec ses arpions.

Fictivement, je voyais à ma gauche dans un champ de blé grand comme la place de la Concorde, une faucheuse marchant à l'électricité abattre des gerbes en veux-tu en voilà. Un seul gas bien ablé, d'une vingtaine d'années, la guidait et il n'avait pas l'air de turbiner à regret le bougre.

Pas de murs, pas de haies, de fossés; pas la moindre pancarte indiquant des pièges à loups, pas un pouce de terrain n'était perdu. — Nom de dieu, m'écriai-je, y a pas: ou bien c'est la propriété d'un bourgeois rudement calé, ou bien celle d'un tas de bons bougres qui ont mis tout en commun afin de pouvoir plus facilement travailler la terre et la faire produire davantage.

Ce qui me confirmait dans cette dernière idée, c'était d'apercevoir à ma droite, dans un grand champ de vigne, des types de tout sexe et de tout âge qui rigolaient de bon cœur tout en s'empiffrant de raisin.

Cette vue m'allume les grappes étaient belles et, autour des grappes y avait de chouettes gonzesses.

— Eh! la petite mère que je crie à l'une en lui tendant une

pièce de dix ronds, est-ce qu'on ne pourrait pas en avoir un peu de votre raisin ?

— Tiens, qu'elle me répond sans seulement regarder ma galette, pourquoi ne prends-tu pas toi-même ce qui te fait plaisir ?

Ma foi, j'en étais tout baba, et sans savoir ce que je faisais j'attrape la plus chouette grappe et je fous un bécot sur l'œil de la belle enfant en lui disant :

Nom de dieu, vous êtes diablement gentille vous : si je pouvais passer ma vie, ou seulement quarante-huit heures avec une petite femme comme vous, ce serait un vrai beurre.

Entendant cela, voici la même qui se fout à rigoler, mais si fort que l'estomac lui en pétait et les autres, qui m'avaient entendu, d'en faire tous autant.

— Nom d'un pétard ! que je gueule, un peu froissé dans mon amour-propre, qu'est-ce que vous avez donc à vous foutre de ma fiolle comme un tas de tourtes ?

— Comment veux-tu que nous ne riions pas ? me répond la belle enfant. Tu as des manières si drôles : tu demandes la permission de prendre un peu de ce qui est à tout le monde, — à toi comme aux autres, — en tendant un petit rond de métal et tu dis « vous » en t'adressant à une seule personne. — Eh !

— Eh, puis, vois donc, Floréal, comme il est habillé, lui dit un gosse en me désignant du doigt. Il ressemble à un des spécimens du Musée des Horreurs.

J'ai oublié de te dire que, dans mon rêve, j'étais, des pieds à la tête, frusqué comme un bougeois : tuyau de poêle, redingote et grimpants noirs,

(A suivre)

LE PÈRE PEINARD.

L'imprimeur-Gérant WEIL.

Imp. spéciale du Père Peinard, 120, rue Lafayette. — Paris.

La Foire aux Candidats

Foutre, quel cochon de spectacle que celui auquel nous assistons maintenant.

Tous les salopiots qui ont, dans le temps, gueulé comme des baleines contre les Ferry, les Rouvier et les Floquet se pressent, se bousculent, se chamaillent à qui mieux mieux pour arriver à remplacer les dits jean-foutres.

Nom de dieu, il y en a des coups de gueule d'échangés ! — Dam, c'est qu'il y a de la galette au bout.

Vingt-cinq balles par jour, c'est toujours chouette à palper.

Aussi, les voit-on câjoler tous les partis, se prétendre à la fois révolutionnaires, réformistes, socialistes, boulangistes, anti-boulangistes.

Dans le dix-neuvième arrondissement, une poignée de compères s'efforcent d'emballer les gourdes, en proclamant dans des torche-culs comme l'*Intransigeant* qu'ils se disputent l'honneur de voter pour l'illustre Granger.

Elle est raide celle-là !

Ils se disputent l'honneur de recevoir des coups de pieds dans le cul.

Car se nommer un député ce n'est pas autre chose.